

La part du diable au cinéma III

Patrick Schupp

Numéro 101, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schupp, P. (1980). La part du diable au cinéma III. *Séquences*, (101), 19–23.

La part du Diable au cinéma

Patrick Schupp



L'Œil du Diable, de Ingmar Bergman

- ||| -

LES MÉTAMORPHOSES DU DIABLE (1960 ET AU-DELÀ)

Oui, ainsi que nous le disions dans notre dernier article⁽¹⁾, la mentalité, les techniques et les opinions changent.

Et c'est avec un sourire que nous abordons le dernier volet de notre tryptique. Ingmar Bergman, délaissant les spéculations métaphysiques et psychologiques pour un moment, décide de s'amuser un peu, froidement comme il sied à un Suédois, sur le thème suivant: «Une jeune fille pure est comme un orgelet dans l'oeil du Diable». En 1960, donc, il donne au monde étonné son **Oeil du Diable** dans lequel une vierge pure, belle et bonne doit devenir la victime de... Don Juan, mobilisé pour l'occasion. Et comme Bergman s'amuse, tout en y allant de son

petit commentaire social, nous avons droit en prime à deux démons, un qui entend tout de ce qui se passe dans le monde et qui se bouche les oreilles, et un autre qui se fait enfermer par mégarde dans un placard dont il ne peut plus sortir.

Mario Bava signe également, cette année-là, l'un de ses films les plus achevés, les plus beaux et les plus profondément ancrés dans l'horreur, **Le Masque du démon** (distribué en anglais sous le titre **Black Sunday**), où la sorcière Barbara Steele, émissaire et interprète de Satan, rendait à son maître les honneurs les plus sombres et les plus pervertis.

(1) Voir **Séquences**, no 99, janvier 1980, p.12.

1961. Selon la Bible, Jésus fut tenté par

le démon lorsque, dans le désert, Satan lui montra la ville miroitant sous le soleil en lui disant : « Tout ça est à toi si tu m'adores ». Nicholas Ray, dans **King of Kings**, fait apparaître l'ombre du diable au bon Jésus, (Jeffrey Hunter), tandis que George Stevens (en 1965) le montre en chair et en os à Max Von Sydow dans la même situation, dans **The Greatest Story Ever Told**.

En 1961 également, **Devil's Messenger**, réalisé par Herbert Strock d'après une série télévisée intitulée **13 Demon Street**, met en scène un Lon Chaney vieillissant et malade dans le rôle du diable : ce dernier envoie un messenger (une jolie femme, bien sûr) sur terre avec mission de corrompre le plus de monde possible ; ce qu'elle ne manque pas de faire. Alors, pour la récompenser, il lui donne la formule d'une super bombe atomique. Il reviendra à l'humanité le choix de s'en servir ou non... Moralisateur et parfois maladroite, le film est un reflet, avec tant d'autres de la même période, du vent de folie et de crainte pour la bombe et l'armement atomique.

1963. Trois films se détachent des cinq sortis cette année-là : **The Demon**, de Brunello Rondi, qui donne à l'israélienne Dahlia Lahvi l'occasion de montrer son savoir-faire, qui est grand, dans un Exorciste avant la lettre ; **Lord of the Flies**, de Peter Brooks, qui, sous le couvert d'une histoire censément authentique (12 écoliers britanniques échoués sur une île déserte retrouvent sans le savoir les pratiques tribales et les morts rituelles en adorant le démon : le Seigneur des mouches du titre) brosse le tableau féroce d'une civilisation-vernis ; **The Haunting**, de Robert Wise, qui, sans faire apparaître de démons, conjure, avec un pouvoir d'évocation exceptionnel, les forces occultes rassemblées sur une maison isolée.

Rendus à ce point, on s'aperçoit que le

diable traditionnel a changé de peau, si l'on peut dire, et que réalisateurs et scénaristes vont beaucoup plus loin dans la recherche et de la terreur et des manifestations occultes. **The Haunting** est un film sur la peur occulte. Il met en scène les forces du mal qui tuent, mais le démon au pied fourchu et aux cornes recourbées de l'imagerie populaire brille par son absence. Signe des temps, résurgence aussi des cultes sataniques un peu partout, qui permettent de découvrir — ou retrouver — des éléments autrefois soigneusement tenus cachés. Il faut aussi plaire et surprendre un public dont les goûts deviennent de plus en plus exigeants et éclectiques. Enfin, les techniques de maquillage, d'effets spéciaux, de prises de vues s'améliorent au point de permettre la réalisation de séquences impensables autrefois. On pousse le réalisme et la précision jusqu'à des effets cliniques, et les scènes de violence, d'orgies, de meurtres ou d'apparitions infernales traduisent, de mieux en mieux, la diversité et parfois la profondeur des recherches dans le domaine du fantastique authentique, si l'on ose dire.

Je retiendrai, pour l'année 1964, l'excellent **Witchcraft**, de Don Sharp, dont le nom indique le sujet : des pratiques de sorcellerie à l'ère technologique, mais avec des racines millénaires ! Digne de mention également est le brillant essai de Wojciech Has, polonais : **Le Manuscrit trouvé à Saragosse**, d'après le roman du comte Potocki, qu'il suit fidèlement : brillant parce que c'est le style «until m'a raconté une histoire dans laquelle il y a un personnage qui raconte une histoire qui...» et que le montage extraordinaire nous fait assister à un même événement de deux ou trois façons différentes selon la personne qui la raconte... Le diable n'est pas là en tant que tel, mais ses commensaux oui, et tout le film est baigné d'une atmosphère fantastique et démoniaque à souhait !

En 1965, **Dark Intruder** met en scène un démon sumérien qui veut s'introduire dans le corps d'un brave garçon et le dominer. Dans **The Skull**, de Freddie Francis, on assiste à un duel mortel entre Christopher Lee et Peter Cushing pour la possession du crâne du Marquis de Sade dans lequel un démon est caché ou attaché — le crâne traverse l'espace et va mordre mortellement ses victimes. — Pour une fois, le mal est triomphant à la fin, et le film, est bien fait. **Diavoli Nello Spazio**, et **Incubus**, de Leslie Stevens, terminent médiocrement ce qui promettait pourtant d'être une bonne année.

Au début 1966, Nigel Kneale, excellent scénariste, fut approché par Hammer Films pour écrire le scénario de **The Witches** (distribué aux États-Unis sous le titre **The Devil's Own**) qui serait dirigé par Cyril Frankel : Joan Fontaine, après une expérience vaudou traumatisante en Afrique, retourne dans sa calme campagne anglaise pour se trouver mêlée, bien malgré elle, à un culte satanique présidé par Kay Walsh. Elle sauvera, juste à temps, une écolière qui devait être sacrifiée pour conférer l'immortalité à la méchante Kay. Tout ce beau monde, s'il est bon, sera sauvé, ou s'il est méchant, périra dans les flammes et l'écroulement des ruines de l'église désaffectée.

Dr Faustus, d'après la pièce de Marlowe, permet au couple célèbre Burton-Taylor de s'essayer (je parle d'elle) dans la célèbre tragédie. Nous sommes en 1967. De son côté, Stanley Donen apporte sa contribution avec **Bedazzled**, classique histoire faustienne : Satan (Peter Cook) fait un pacte avec le rusé Dudley Moore qui arrive à faire rater sept souhaits avant que le Diable, dégoûté, refuse finalement de le prendre... Et savez-vous qu'on y voit une Raquel Welsh passablement dénudée dans le rôle de Lilian Lust : la luxure ! Et nous arrivons à un film qui, à l'époque, m'avait fait une impression inoubliable :

Eye of the Devil, de J. Lee Thompson. Une vieille famille de propriétaires de vignobles à Bellac, en Dordogne, a fait un pacte avec le démon : le marquis (en l'occurrence David Niven) doit accepter d'être tué par 13 sorciers et sorcières lorsque la récolte est mauvaise afin que revienne la prospérité. La découverte de l'affreuse vérité par la femme du marquis (Deborah Kerr), progressivement amenée jusqu'au finale terrifiant, est aussi une parfaite leçon de cinéma.

1968. Année majeure, celle de **Rosemary's Baby**, de Polanski, pierre blanche du film fantastique et des rapports humains/démon, chef-d'œuvre superbe trop connu pour que je m'y attarde. Terence Fisher sort de son côté **The Devil's Bride** (en français **Les Vierges de Satan**) dans lequel Christopher Lee lutte — du bon côté cette fois-ci — contre Charles Gray, meneur d'une secte de sorciers qui tuent, étranglent et sacrifient allègrement leurs congénères. Il faudra, dans la dernière partie du film, la réalisation d'un pentacle magique qui provoque, après plusieurs apparitions spectaculaires, comme ce squelette sur un cheval caparaçonné, ou un bouc à tête d'homme, un arrêt de temps qui détruira la secte et son grand-prêtre. L'attente des quatre personnages, protégés par le pentacle et les quatre candélabres est, à juste titre, l'une

Rosemary's Baby, de Roman Polanski



des meilleures séquences de son auteur.

Enfin, après l'insipide **Sorcerers**, Michael Reeves réussit ce qui lui avait échappé dans ce film. **Witchfinder General** donne à Vincent Price l'un de ses meilleurs rôles, celui d'un débusqueur de sorcières dans l'Angleterre du XVIIe. Rien ne nous est épargné, et le film, s'il n'invoque pas le diable, fait du moins état de toutes les pratiques, et « recherches » sur les sorcières ou présumées telles. Belle année, donc, et qui finit en beauté (si j'ose dire !). Passons rapidement sur les 5 années qui suivent. Surnagent, d'une production indigente, **Mephisto Waltz** (Curt Jurgens et la belle Jacqueline Bisset) en 1971, **Asylum of Satan** en 1972 (mais distribué en 1976) de William Girdler qui, plus tard, fera **Abby et Grizzly**. Une femme est placée dans une institution et devient victime d'un plan maléfique — c'est le mot — qui vise à la faire copuler avec le diable (ça ne vous rappelle pas quelque chose ?) ; en 1973, le surprenant **Legend of Satan** de Gerard Damiano (celui qui a fait **Deep Throat!**) : une jeune femme est initiée à un culte démoniaque. C'est raté : Damiano a tout fait, le scénario, la mise en scène, le montage et la production, et ça se voit. Mais il y a plusieurs bonnes idées, comme le tableau d'où sourd un sang plus vrai que nature.

Et nous arrivons à l'année 1974, celle avec laquelle tout a réellement commencé. En février, sort le film de William Friedkin, **The Exorcist**, avec un scénario de Peter Blatty tiré de son propre roman. Ce que **Rosemary's Baby** avait fait pour le fantastique, **The Exorcist** va le faire pour la possession démoniaque, engendrer une hystérie collective, vraie ou fausse, déchaîner supporters enthousiastes et détracteurs passionnés, et servir d'étalon à toutes les moultures futures. Une se fait presque aussitôt en Italie avec Carla Gravina, Mel Ferrer et Alida Valli, **L'Antéchrist**, mais qui ne sera



The Exorcist, de William Friedkin

distribué qu'en 1978 aux U.S.A. Une autre coproduction, italo-belge, réunit Erika Blanc, Jean Servais et Daniel Emilfork sous la direction de Jean Brismée, dans **Au service du Diable**, qui ne doit rien à la possession, mais tout au diable : un officier nazi tue un bébé qu'il sait être le fils de Satan, et au cours de générations successives, l'âme de ce démon provoque la mort de victimes innocentes. Réunies dans une villa isolée, quatre personnes meurent dans des conditions horribles. Il en reste trois, et le diable (Daniel Emilfork) est convoqué et fait un pacte assez dément : il fera revivre les tués en échange de l'âme de la demanderesse (qui se change en succube à la fin).

Au début de 1975, Barry Rosen termine le ridicule **Devil's Express** (qui ne sera distribué qu'en 1977), un certain Mickey Lion signe **House of Exorcism** (l'auteur est plus connu sous le nom de Mario Bava). Arrive J. Lee Thompson avec **Reincarnation of Peter Proud** qui plonge ses racines dans le satanisme, et, l'excellent **Devil's Rain** de Robert Fuest, frais émoulu du succès des deux **Docteurs Phibes**. Il est dommage que je n'aie pas la place qu'il faut pour parler de ce film comme il le mériterait. J'en renvoie le lecteur à la revue « Cinéfantastique », volume 4, no 4, page 28, qui contient un

long article, et dont je partage entièrement les idées.

Les choses doivent se précipiter. J'ai dit que le coup d'envoi avait été donné avec **The Exorcist**. Désormais les événements mondiaux, la menace latente des guerres, les génocides, la famine et autres vérités aussi terrifiantes qu'incontestables vont amener les gens à chercher un exutoire, un palliatif à leur peur et leurs angoisses : les films de science-fiction, toujours plus audacieux, plus spectaculaires, plus coûteux, font écho aux films de fantastique et surtout d'horreur, ainsi que je le disais dans «Les Monstres de l'été». (2)

Dieu déserte son peuple et les églises se vident — les vocations se font de plus en plus rares — le règne de l'Antéchrist serait-il sur le point d'arriver ? Alors, parallèlement aux histoires de diable, de démon de fable, touchant à la légende ou au fantastique merveilleux, on va assister à une prise de conscience «humaine» en quelque sorte, que **The Exorcist** a polarisé de façon exceptionnelle, ouvrant grand la porte à toutes les manifestations du démon, du dehors comme du dedans. **Devil's Rain** marque un peu la fin de l'ancienne manière, une histoire racontée pour faire peur, mais à laquelle on ne croit pas nécessairement.

The Omen (Richard Donner, 1977) crée l'Enfant-démon qui va grandir (**Omen II**, 1978) et dominer le monde (**Omen III**). **The Chosen** (A. de Martino, 1977) est une variation sur le même thème, comme **The Redeemer** (Constantine Gochis, 1978). **The Sentinel** (Michael Winner 1977) n'est qu'une maigre parabole sur les procès du mal toujours en éveil, tandis que **The Manitou** (William Girdler, 1978) plonge dans les arcanes du folklore indien pour en tirer son démon fa-



The Omen, de Richard Donner

milier aux pouvoirs différents, mais né de façon ridicule.

Heureusement, quelques metteurs en scène ne se prennent pas au sérieux et nous offrent de belles histoires, plus ou moins bien racontées : Peter Sykes avec **To the Devil a Daughter** (1976) qui a oublié les préceptes du maître Terence Fisher et qui n'en est que l'ombre. **Satan's Black Wedding** (1976) de Philip Miller qui renoue avec des naïvetés moyenâgeuses, et enfin, le très amusant **The Evil** d'un certain Gus Trikonis (1978) qui nous présente un vrai Satan en enfer (Victor Buono), complet avec cornes, pieds fourchus et... voix châtrée. Je me posais des questions, comme tout le monde, sur le sexe des anges, pourquoi pas celui des démons ?

Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve. Je vois que la science-fiction est en train de prendre le pas sur le fantastique. Les grands studios, Amicus, Hammer, Universal délaissent peu à peu le genre au profit des guerres et des découvertes dans les étoiles, proches ou lointaines, et se recyclent. Aussi pensions-nous que, sans sonner nécessairement le glas au démoniaque, il était bon de faire un peu le point sur l'un des phénomènes et personnages imposants de l'histoire du cinéma, qui lui a consacré certaines de ses pages les plus belles et les plus inspirées.

(2) Voir *Séquences*, no 98, octobre 1979, p. 27.